

— Et ne dit rien de plus ?

— Elle se mit à écouter avec avidité :

— Chut ! murmura-t-elle, dirigeant vers moi sa main par ce même geste vague et flottant !... — Elle s'écarta obliquement de la porte, lentement, à petit bruit, pas à pas, jusqu'à ce que l'angle du mur l'eût dérobée à mes yeux.

— A coup sûr, vous l'avez suivie ?

— Oui, mes anxiétés me donnèrent le courage de me lever et de la suivre. Juste au moment où j'arrivais sur le seuil, elle reparut tout à coup, du côté opposé à celui par lequel je l'avais perdue de vue ; elle avait fait le tour de la hutte : — Le secret ! lui dis-je tout bas... Restez, et dites-moi le secret !... Elle me saisit le bras, et me jeta un regard insensé, plein de terreur.

— Pas à présent, dit-elle ; nous ne sommes pas seules... On nous guette. Venez ici, demain, à la même heure !... et venez seule !... Entendez-vous ?... venez seule !... Elle me repoussa dans la hutte par un brusque mouvement, et je cessai de la voir.

— Oh ! Laura, Laura !... encore une chance perdue ! Que j'eusse été près de vous, et certes elle ne vous eût pas échappé. De quel côté l'avez-vous vu disparaître ?

— Vers la gauche, là où le sol fléchit tout à coup, où le bois est le plus épais.

— Vous êtes-vous élancée au dehors ! l'avez-vous appelée ?...

— Comment l'aurais-je fait ? La peur me tenait immobile et muette.

— Mais, enfin, quand vous avez pu bouger, quand vous êtes sortie ?...

— Je suis revenu ici en courant, pour vous dire ce qui était arrivé.

— Avez-vous vu, avez-vous entendu quelqu'un dans la plantation ?

— Non... quand je l'ai traversée, tout y était tranquille et silencieux...

Je m'arrêtai un moment pour réfléchir. Cette troisième personne, qu'on supposait avoir assisté secrètement à l'entrevue, était-ce une réalité ou une création chi-

mérique évoquée par les alarmes d'Anne Catherick ? Il était impossible de le savoir. Une seule chose demeurait certaine, c'est que, sur le point même de tout découvrir, nous venions d'échouer encore, d'échouer absolument, irrévocablement, à moins qu'Anne Catherick ne fût exacte au rendez-vous qu'elle avait donné, pour le lendemain, dans la hutte, au bord du lac.

— Etes-vous bien sûre de m'avoir dit tout ce qui s'est passé ? m'avez-vous répété, mot pour mot, tout ce qui s'est dit ! demandai-je à ma sœur.

— Je le crois, répondit-elle. Je n'ai pas votre mémoire Marian ; mais j'étais si fortement impressionnée, intéressée à ce point, qu'aucune circonstance un peu essentielle n'a pu m'échapper.

— Ma chère Laura, les plus insignifiantes bagatelles ont leur importance, lorsque Anne Catherick s'y trouve mêlée. Réfléchissez encore... Ne lui serait-il pas échappé par hasard, quelque allusion à l'endroit où elle réside actuellement.

— Aucune dont je me souviens.

— N'aurait-elle pas fait mention d'une compagne, d'une amie ?... d'une femme qu'on appelle mistress Clements ?

— Oh ! oui ! oui !... j'oubliais ce détail. Elle m'a dit que mistress Clements se plaignait de ne pas l'accompagner au lac pour veiller sur elle, la priant et la suppliant de ne pas se hasarder seule dans ces environs.

— Est-ce là tout ce qu'elle a dit de mistress Clements ?

— Oui, c'est tout.

— Et n'a-t-elle rien ajouté sur l'endroit où elle se réfugia quand elle quitta Todd's Corner ?

— Rien. J'en suis parfaitement sûre.

— Ni sur les résidences qu'elle a eues depuis ? ni sur ce qu'a été sa maladie ?

— Non, Marian, pas un mot. Dites-moi, je vous en prie, ce que vous pensez de tout ceci. Je ne sais qu'en penser moi-même ; je ne sais que faire.

— Voici, sœur aimée, ce que vous ferez :

vous irez demain à l'embarcadère, ainsi qu'il a été convenu. On ne saurait dire de quel intérêt peut être votre seconde entrevue avec cette femme. Vous ne serez pas cette fois, abandonnée à vous-même. Je vous suivrai à bonne distance ; personne ne me verra, mais, en cas d'accident, je me tiendrai à portée de votre voix. Anne Catherick échappa naguère à Walter Hartright ; hier encore, elle vous a échappé. Quoi qu'il arrive, elle ne m'échappera pas, à "moi"...

Les yeux de Laura lisaient attentivement dans les miens.

— Vous croyez, dit-elle, à ce secret dont mon mari aurait peur ? Supposons, Marian, qu'il n'existât, après tout, que dans l'imagination d'Anne Catherick ; supposons qu'elle désirât seulement me voir et me parler, en vertu de ses vieux souvenirs qui lui semblent chers ? Son attitude était si étrange, qu'elle m'a presque donné des méfiances. Est-ce que, sur d'autres points, vous vous en rapporteriez à cette femme ?

— Je ne m'en rapporte à rien, Laura, si ce n'est à mes propres observations sur la conduite de votre mari. Je juge les paroles d'Anne Catherick d'après les actions de sir Percival... et je crois à l'existence d'un secret...

Je n'en dis pas davantage, et me levai pour quitter la chambre. Certaines pensées me troublaient, que j'aurais pu lui révéler si nous eussions causé plus longtemps ensemble, et dont la connaissance aurait eu pour elle des dangers. L'influence du rêve terrible auquel elle m'avait arraché projetait je ne sais quelle ombre sinistre sur chaque nouvelle impression que les incidents, successivement racontés par elle, avaient produite dans mon esprit.

Je sentais se rapprocher l'avenir annoncé par tant de sombres présages ; ils me glaçaient d'un inexprimable effroi ; ils m'imposaient, de force, la conviction que d'impénétrables desseins présidaient à ce long enchaînement de complications qui,

maintenant, nous enveloppait de ses nœuds. Je pensais à Hartright tel que je l'avais vu, des yeux du corps, quand il était venu me dire adieu, tel que je l'avais vu dans mon rêve, des yeux de l'esprit, — et je commençais, moi aussi, à me demander si nous ne progressions pas, les yeux bandés, vers un but fixe et inévitable.

Tandis que Laura montait toute seule, je sortis pour m'aller recueillir dans les allées voisines du château. La manière dont Anne Catherick s'était séparée d'elle m'avait donné le vif désir que je gardai secret, de savoir comment le comte Fosco passait son après-midi ; elle me faisait me méfier des résultats de ce voyage solitaire d'où sir Percival était revenu peu d'heures auparavant.

Après les avoir cherchés de tous côtés sans rien découvrir, je rentrai au château, où j'explorai, l'une après l'autre, toutes les pièces du rez-de-chaussée. Aucune qui ne fût vide. Je revins dans le vestibule, et montai l'escalier pour me rendre auprès de Laura. Comme je passais le long du couloir, madame Fosco ouvrit sa porte, et je fis halte pour lui demander si elle savait ce qu'était devenu son mari et sir Percival.

Elle me répondit affirmativement. Moins d'une heure auparavant, elle les avait vus tous les deux de sa fenêtre. Le comte avait levé les yeux vers elle avec sa bonté ordinaire, et toujours attentif comme il l'était pour les moindres choses, il l'avait prévenue qu'il sortait avec son ami, projetant une longue promenade...

Une longue promenade ! Depuis que je les voyais ensemble, jamais pareille partie n'avait été concertée entre eux. Sir Percival n'aimait pas d'autre exercice que l'équitation, et le comte (quand il m'escortait, c'était pure politesse), n'avait de goût pour aucune sorte d'exercice.

Revenue près de Laura, je m'aperçus qu'en mon absence, elle avait débattu cette question imminente de la signature de l'acte, à laquelle nous avions omis de